

# THÉORIES ET PRATIQUES DU JOURNALISME DU TÉLÉGRAPHE À L'HYPERTEXTE\*

Mário Mesquita\*\*

Le thème de “l’objectivité journalistique” peut être envisagé sous différents prismes allant du prisme déontologique, qui nous renvoie à la vieille polémique entre « le monde en tant qu’illusion et le monde en tant que réalité », selon le poète António Machado, jusqu’au prisme déontologique, étant donné qu’à certains moments de l’Histoire, il nous a été et continue à nous être présenté comme un “devoir éthique”.

“L’objectivité” est un concept qu’il convient de toujours mentionner entre guillemets afin de marquer une certaine distanciation et le doute.

---

\* Cours inaugural de Maîtrise de Communication Sociale et Culturelle, de DEA et de DESS de Culture et Communication à l’Université des Açores (2 novembre 2004).  
Traduction Rosária Pedro

\*\* Mario Mesquita est professeur à l’Escola Superior de Comunicação Social, et l’Univesadade Lusófona de Humanidades e Tecnologias de Lisbonne.

*Recherches en communication*, n° 23 (2005).

Discutée dans une perspective épistémologique, la question de l'objectivité journalistique – c'est-à-dire la correspondance entre les informations et la réalité qu'elles visent à reproduire – renvoie à la possibilité de connaître la "réalité extérieure" – encore une autre désignation ingrate... - ce qui présupposerait que nous admettions que ce "réel" possède une existence à part entière et indépendante des sujets qui cherchent à le connaître. Un tel postulat impliquerait également que nous acceptions qu'en ayant recours aux fragiles méthodologies du journalisme il soit possible de le connaître, de le représenter fidèlement...

Cette problématique nous renvoie à la même et ancienne querelle philosophique sur la science, exceptant le fait que les processus de construction de l'information journalistique ne peuvent pas être comparés à ceux de la connaissance scientifique. Le débat philosophique entre l'idéalisme et le réalisme réapparaît à propos de l'information journalistique. Est-il possible de rapporter les "faits" avec rigueur et "exactitude"?

Les "faits réels" en question sont reconfigurés à travers le langage, mis en contexte et interprétés par le journaliste qui les saisit. "L'action journalistique" présuppose que nous recherchions, sélectionnions et interprétions les événements d'un "monde réel" supposé. Ces opérations sont indissociables. Or, le recours au langage – écrit, radiophonique, télévisé, hypertextuel – suppose le "passage" dans un autre univers. Les événements que le journaliste transforme en informations, même si nous postulons l'existence de celles-ci en dehors de la perception que nous en avons ou de "l'univers médiatique" lui-même, ne gagnent un sens qu'à travers le discours. « Si je répète rapidement deux fois la même phrase – affirme George Steiner, se référant au problème de la traduction -, la deuxième n'est pas la même que la première ; celle-ci appartient à un temps différent et la deuxième ne peut que lui succéder. »<sup>1</sup>. Si nous transférons cette analyse, *mutatis mutandis*, dans le champ du journalisme, nous pouvons soutenir qu'aucun événement n'est identique dans deux informations distinctes. Le journal, la radio, la télévision et le *website* ne sont pas des "miroirs de la réalité". L'événement est lui-même, tout comme le langage utilisé pour l'élaborer à nouveau, la façon avec laquelle il a été interprété, le temps auquel il a été rapporté...

Prise dans son sens le plus radical et le plus positiviste – en tant que possibilité pour le journaliste de se positionner au-dessus ou en dehors de son temps et de son espace – "l'objectivité" pour le journalisme, tout comme pour les sciences humaines, sera, dans le meilleur des cas, une utopie et, dans le pire, une mystification. Ceci n'empêche

cependant pas le concept “d’objectivité” d’être interprété avec un autre sens, en tant qu’effort de “distanciation”, comme le préconise Norbert Elias à propos du scientifique social, par rapport à ses émotions ou aux pressions et aux contraintes du temps et du lieu.

Dans cette perspective, “l’objectivité” se reconvertirait en un concept proche des notions “d’impartialité” et “d’équité”, à tel point que le journaliste serait appelé à convoquer le meilleur de son savoir, de sa culture et de sa formation afin d’essayer une approche du “réel”. Ce qui serait mis en cause ne serait nullement le fait de récupérer une quelconque “théorie” du journalisme en tant que “miroir” ou “reflet du monde”, ni de nier la subjectivité du journaliste, mais plutôt - à l’exemple de ce que Paul Ricœur<sup>2</sup> propose pour l’histoire - d’admettre l’implication personnelle du journaliste, guidé par une intention d’objectivité dans la reconstruction et l’explication des événements. Les parcours du journaliste et de l’historien se distinguent par la nature différente du territoire dans lequel ils agissent. L’histoire, parallèlement à la narrative qui lui est inhérente, revendique, tout comme les sciences humaines, une méthodologie scientifique et la surveillance critique d’un corps académique, ce qui n’est pas le cas du journaliste.

### **La doctrine normative de l’objectivité**

C’est pour cela que, dans ce domaine, la compréhension de “l’objectivité journalistique” en tant que pragmatique, c’est-à-dire en tant qu’ensemble de “normes” adoptées par les professionnels afin de régler l’exercice du journalisme, gagne une pertinence toute particulière. Cet angle d’abordage paraît fertile quand il s’agit d’envisager la problématique proposée : la perspective historique, c’est-à-dire, plus précisément, la construction historique du concept “d’objectivité journalistique”.

Dans ce sens, “l’objectivité” se présente comme une doctrine modelée dans un ensemble de règles pratiques fixées par la tradition corporative dans les manuels de rédaction, dans les écoles de journalisme ou dans les codes de conduite. Cette “doctrine de l’objectivité” s’impose à une certaine époque, subit des transformations et traverse des crises au cours de l’histoire du journalisme. Dans cette perspective, l’objectivité journalistique n’est pas l’équivalent d’une problématique philosophique. Elle ne prend que la forme d’une doctrine stratégique professionnelle.

Dans cette optique, le concept devient effectif à travers une série de procédures sur le plan de l'investigation et du style ; quatre processus fondamentaux sont à souligner<sup>3</sup> la confrontation de points de vue divergents ; la présentation de "preuves" qui puissent étayer ce qui est soutenu ; le recours à des "citations" des parties en conflit ou des sources ; la structure externe du texte journalistique, basée sur la construction du *lead* et de la règle de l'importance décroissante des éléments, couramment désignée sous le nom de "pyramide inversée".

Cette doctrine opérative s'est établie comme pierre fondamentale du professionnalisme journalistique tout particulièrement dans l'espace anglo-américain, soutenue par la croyance en une racine positiviste selon laquelle il est possible d'écrire des informations configurées comme des "miroirs" du "réel". "L'objectivité" possède également – selon Casasús et Ladevéze – le sens d'une « rhétorique qui mène à l'objectivité dans le langage informatif », où « une apparence calculée objective du style est utilisée comme s'il s'agissait d'une propriété du contenu informatif ou bien une attitude psychique de l'informateur »<sup>4</sup>. Dans ce sens, « la distanciation du narrateur à travers l'impersonnalité du style » et « l'emphase affirmative, presque dogmatique, avec laquelle sont transmis les faits<sup>5</sup> » apparaissent comme des garanties d'une attitude objective. « Il est fréquent – affirment les auteurs – que le reporter pense qu'il existe un lien interne entre la technique expressive et la technique informative, et considère qu'un style impersonnel est la condition nécessaire et suffisante pour une information véridique<sup>6</sup> ».

La distinction classique de Benveniste entre le régime énonciatif de "l'histoire" et celui du "discours" aide à comprendre la "rhétorique de l'objectivité". Le "discours" consiste en une forme d'énonciation construite à partir de la "présupposition" de l'existence d'un locuteur et d'un auditeur, le premier ayant l'intention d'influencer l'autre. Dans la modalité "histoire", au contraire, le locuteur essaye la présence – les marqueurs d'énonciation – de son oralité. Cet énoncé « pauvre en indications sur son énonciation », selon Todorov<sup>7</sup>, correspond au domaine du journalisme d'agence, ce que certains nomment le style informatif ou "sec". Le "je" est annulé, se dissout en un sujet indéterminé et parle à partir d'un endroit inconnu. Tout fonctionne comme si les événements se racontaient eux-mêmes, comme si les faits se présentaient eux-mêmes.

## “Le philosophe transformé en commerçant”

La construction historique de la “doctrine de l’objectivité” dans la presse se réalise en deux phases historiques. La première correspond à *l’émergence du concept d’information* et à la transition des *journaux d’opinion* (viewspapers) en *journaux d’information* (news-papers) durant la phase industrielle de la Presse, au XIX<sup>ème</sup> siècle. La deuxième remonte aux années 20 du XX<sup>ème</sup> siècle et au moment où les journalistes, dans un moment déjà plus avancé du processus de professionnalisation, cherchent à se différencier de nouvelles formes et de nouveaux “professionnels de la communication” qui commencent à s’affirmer au sein de la société.

Dans son célèbre texte, écrit au début du siècle dernier, sur “l’histoire naturelle des journaux”, Robert Park<sup>8</sup>, chercheur à l’Ecole Sociologique de Chicago, lui-même ex-reporter d’investigation, défend que le journal informatif se développe en étroite liaison avec la croissance des centres urbains, révélant une double nature de produit intellectuel et commercial, de divulgateur de la connaissance et de l’entreprise commerciale.

« Le journal est la boutique de la vérité. Le journaliste – défend Park<sup>9</sup> sans ironie – est le philosophe transformé en commerçant ». Cette métaphore du “philosophe” transformé en “commerçant” aide à comprendre pourquoi les concepts “d’information” et “d’objectivité journalistique” sont apparus pour des motivations de nature sociale et même commerciale.

Dans la “grande ville”, la métropole en croissance du milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, le journal se divise, d’après l’interprétation du sociologue de Chicago, en trois grandes fonctions : la divulgation de la connaissance, la vente des informations à un prix accessible et la création d’espaces publicitaires. Les entreprises journalistiques figurent parmi les instruments nécessaires à la croissance et à l’expansion des villes parallèlement avec les transports et tant d’autres services indispensables au développement de la vie urbaine.

La phase industrielle de la presse va être synonyme de rupture avec la presse de l’élite dominante du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les journaux “pour tous”, fondés sur des projets qui visent à atteindre toute la population alphabétisée, vont succéder aux petits groupes de lecteurs ayant des affinités doctrinaires et religieuses. La presse élargit considérablement son influence grâce au financement publicitaire, à la notoire baisse du prix de vente et à la vente au numéro qui détrône le système de

l'abonnement. Les processus de développement urbain provoqués par la révolution industrielle, accompagnés par le déplacement de la population de la campagne vers les villes, l'apparition de nouvelles classes moyennes dans les secteurs des services et la croissance de la masse ouvrière vont créer le besoin de nouveaux instruments d'information. "L'information objective" surgit en tant que moyen de transformation des petits publics homogènes de "l'espace public illuministe" en un "grand public" hétérogène de la métropole en croissance. Le rôle du journal, dans le nouvel espace citadin, consiste à créer des consensus, à unifier les populations, à être le plus petit dénominateur commun dans les villes en croissance.

« (...) L'esprit nouveau – explique Jean Lohisse<sup>10</sup> – va trouver un modèle et un terrain de prédilection pour son développement dans les vastes territoires des jeunes Etats-Unis d'Amérique où une population pionnière, entreprenante et bigarrée, dépourvue du poids des traditions séculaires offre, dès 1830, au reste du monde, le premier exemple d'une harmonie entre la société tout court et la société politique ». C'est dans ce contexte qu'une doctrine professionnelle de la "factualité" est créée, doctrine qui s'oppose aux anciens périodiques d'opinion et de causes, les journaux d'information et d'histoires. Observateur attentif de ce phénomène, le journaliste portugais Alfredo Mesquita<sup>11</sup> écrivait ceci au début du XX<sup>ème</sup> siècle :

Dans le journal américain, les faits divers prennent la place des doctrines et, au lieu des théories, il n'y a que des informations. Les théories et les doctrines sont broyées dans les magazines et les revues, sous l'ordre de spécialités. Qui en a le temps ou la patience, qui en sent le besoin ou la curiosité, les cherche et les trouve. Dans le journal, dans la feuille du matin, de l'après-midi, du soir, dans ce que l'on appelle *news paper* il n'y a que des informations, des informations et encore des informations.

### **L'information objective et le réalisme "magique"**

La chercheuse Barbie Zelizer<sup>12</sup> énumère cinq formes utilisées par les chercheurs et les académiciens pour définir le journalisme : à travers la *profession*, *l'institution*, *les personnes*, *les pratiques* et *le texte*, le domaine d'étude de la narrative étant inclus dans cette dernière. Parmi les aspects marquants de cette problématique, on inclut la tendance

qu'ont certains journalistes à percevoir leur travail comme une "information", alors que d'autres préfèrent l'envisager comme l'art de raconter des "histoires". Ce qui était mis en cause était le fait de distinguer les *news* et les *human interest stories*, pour recourir aux termes utilisés pour définir l'alternative existante aux Etats-Unis au début du XXème siècle, étant donné qu'en Europe, on parlerait certainement plutôt "d'information sérieuse" et de faits divers.

Il n'existe pas à proprement parler de définition scientifique des concepts "d'information" et "d'histoire à intérêt humain". Il s'agit de notions "opératives", créées dans le milieu professionnel. D'après Robert E. Park, les "informations" sont une forme de connaissance informelle. Elles sont liées à l'existence de participants dans la vie politique de la société, transmettent des informations et permettent de dynamiser l'activité économique, alors que les "histoires à intérêt humain" constituent des narratives de mystère et de passion, émotives et "sensationalistes". « C'est dans l'histoire à intérêt humain - affirme Park<sup>13</sup> - que la distinction entre l'histoire véritable et l'histoire fictive a tendance à s'estomper ». Ici, le journalisme se rapproche de la littérature populaire ou de la para-littérature, bien qu'il admette avoir présent à l'esprit, au-delà d'autres facteurs de différenciation, que - comme le dit José Rebelo<sup>14</sup> - « l'écrit littéraire est un acte de production individuel » alors que « le discours journalistique suppose une logique de groupe, la logique de rédaction (...) ». Les mécanismes de production de l'histoire à intérêt humain ont d'ailleurs déjà été analysés. Dans la presse française du XIXème siècle - *moment-pivot* pour le genre *faits divers*<sup>15</sup> - on observait, d'ailleurs, une curieuse division de travail entre le *fait-diversier*, qui découvrait les informations sur le terrain (dans les commissariats de police, par exemple), dans les informations provenant des agences ou dans les journaux concurrents, et le rédacteur, qui leur donnait leur forme définitive<sup>16</sup>.

Ces deux formes d'expression - informations et histoires - sont des éléments constitutifs des communautés urbaines. Elles représentent des facteurs d'agglutination et de consensus. Mais, alors que les *news* suscitent les critiques, invitent à agir et visent un véritable "public", les "histoires" correspondent à "l'excitation contagieuse" caractéristique des "foules". Dans sa thèse de doctorat<sup>17</sup>, Park a travaillé sur la distinction entre "foule" (*crowd*) et "public" (*public*), à la même époque que des auteurs européens tels que Gabriel Tarde<sup>18</sup>. La "foule" est caractérisée par une obéissance sans critique face à l'impulsion collective, alors que le public, composé d'individus ayant des opinions différentes, est guidé

par la prudence et la réflexion rationnelle : « Quand le public n'est plus critique, il est dissolu ou bien il est transformé en une foule »<sup>19</sup>.

Les "histoires à intérêt humain", dans lesquelles le "réel" est traité comme s'il s'agissait de fiction, appartiennent, selon Park, à une espèce de « littérature populaire destinée au divertissement et à l'instruction du public prolétaire des grandes villes »<sup>20</sup>. C'est-à-dire : « Nous pouvons lire un journal durant un moment de détente, avec le même intérêt que quelqu'un qui observe par la fenêtre la foule qui s'agite dans une rue en pleine effervescence. Nous pouvons lire sans prendre en compte l'importance des informations (*news*)<sup>21</sup>. »

Le théoricien marxiste António Gramsci faisait remarquer que « la page des cas de police des grands journaux est rédigée comme un perpétuel conte des milles et une nuits, conçue en accord avec les schémas du roman-feuilleton. Nous retrouvons la même variété de schémas sentimentaux et de motifs : la tragédie, le drame frénétique, l'intrigue habile et intelligente, la farce. Le *Corriere della Sera* ne publie pas de romans-feuilletons, mais sa page sur les cas de police a tous les attraits de ce type de roman, mais gardant toujours présent le fait qu'il s'agit de faits véridiques<sup>22</sup> ».

La liaison, établie par le sociologue de l'Ecole de Chicago, entre le fait divers et la culture populaire nous renvoie au lien entre les traditionnels "conteurs d'histoires" et l'information journalistique, avancée par Walter Benjamin<sup>23</sup>. La disparition de l'image du "conteur", selon lui, a été causée par le journalisme, par l'information : « Si l'art de conter est devenu chose rare, cela tient avant tout aux progrès de l'information »<sup>24</sup>. Mais, alors que "l'information n'a de valeur qu'à l'instant où elle est nouvelle" - défend Benjamin -, le récit traditionnel "garde sa force rassemblée en lui, et offre longtemps encore matière à développement"<sup>25</sup>. Selon Benjamin, avoir remplacé le narrateur direct des contes de fiction par l'information véridique du journal a résulté en un appauvrissement culturel.

Le développement du journalisme en tant que profession dotée d'une doctrine normative, qui est basée sur "l'objectivité", s'est réalisé en mettant l'accent sur l'exactitude des informations et non sur l'art des "histoires". C'est peut-être pour cette raison que certains secteurs de la communauté professionnelle des journalistes – comme l'affirme Barbie Zeller – réagissent négativement aux analyses académiques du journalisme en tant que narrative. Ceci est particulièrement vrai aux Etats-Unis où la "doctrine de l'objectivité" provoque la séparation entre ceux qui valorisent le journalisme comme étant une "information" (*news*)

et ceux qui le perçoivent comme un moyen de raconter des “histoires” (*stories*).

Cette distinction est sans importance du point de vue des analyses textuelles étant donné que les “informations” et les “histoires” renvoient, en fin de compte, à des formes d’expression où les registres narratifs et descriptifs sont prédominants. Ce qui est directement en jeu, c’est la question de la véracité de l’information. Le registre informatif – dans la terminologie anglo-américaine, *hard news* – suppose, dans la culture corporative des journalistes (surtout dans la tradition anglo-américaine), un compromis avec le “monde extérieur”.

D’après certains courants de journalistes, « le style narratif était interprété – explique Zelizer – comme une opposition au processus de production de reportages d’informations neutres, et un bon journaliste devait taire sa présence en tant que conteur d’histoires<sup>26</sup> ». C’était donc pour cette raison que l’on remarquait « une certaine opposition de la part des professionnels du journalisme et des chercheurs traditionnels » face à l’étude des informations en tant que narrations, étant donné que « les propriétés narratives des informations étaient perçues au départ comme quelque chose qui posait problème aux journalistes<sup>27</sup> ». Comme si “l’acte de raconter une histoire” était antagonique de “l’acte d’élaborer un reportage”.

Si la valeur des “histoires” journalistiques est seulement symbolique et analogue à celle de la littérature populaire traditionnelle, alors l’importance de la véracité diminue et devient une question mineure. « La première fonction qu’a un journal [dans la ville du XIX<sup>ème</sup> siècle] – écrit Park<sup>28</sup> – est celui qu’avait antérieurement la rumeur dans le village ». Dans les villages, les personnes se connaissent toutes et, pour cette raison, les rumeurs sur la vie privée des citoyens circulent. Comme il était impossible de connaître personnellement tous les habitants des villes, les informations sont centrées sur les personnalités les plus importantes. Raconter tous les événements n’étant pas possible, les récits journalistiques acquièrent une nature symbolique et constituent, d’après le sociologue, une « forme d’art et de littérature ». Les journaux étaient ainsi des moyens de contrôle social, « instruments pour l’organisation de la rumeur », signalant ce qui sort de la normalité et faisant parler, c’est-à-dire, créant la discussion, explicitant des normes sociales.

Si l’on observe la question sous l’angle de la transposition de la rumeur de village dans la grande ville, de la valeur symbolique des informations – toutes les informations sur les catastrophes se résument

en une seule et unique histoire –, la tendance sera (ou pourra être) de reléguer au second plan la question de la véracité. Une histoire de rédaction qui a eu lieu en 1913 dans le légendaire *World* de Joseph Pulitzer<sup>29</sup> mérite d'être racontée. A un certain moment, quelqu'un remarqua une coïncidence : dans les récits de naufrages, publiés dans le journal, apparaissait toujours un chat noir qui, invariablement, arrivait à survivre. Lorsque le reporter fut interrogé à ce sujet, il répondit :

En effet, il y avait un chat dans l'un de ces navires et l'équipage est revenu à bord pour le sauver. J'ai transformé cette histoire de chat en l'un des éléments fondamentaux de mon récit. Cependant, d'autres journalistes n'ont pas mentionné ce détail et, à cause de cela, ont été sermonnés par leurs supérieurs. Lorsque le naufrage suivant a eu lieu, bien qu'il n'y eut aucun chat à bord, ces mêmes journalistes, ne voulant pas prendre de risques, ont décidé d'introduire un chat dans l'information. De mon côté, je n'ai mentionné aucun chat étant donné qu'il n'existait pas, mais à cause de cette omission, j'ai été réprimandé à mon tour. Maintenant, chaque fois qu'un navire fait naufrage, nous y mettons un chat.

La présence du chat n'était pas gratuite : elle visait à introduire, comme le font remarquer Kovach et Rosenstiel, « une certaine *sensation de réalisme* »<sup>30</sup>. Mais pas seulement. Cette mini-narrative, introduite et placée dans le récit du naufrage, construit, par accumulation avec les autres éléments rapportés, un "effet de réel", mais, en même temps, renvoie à la tenace superstition populaire associée à l'idée du "chat noir" porte-malheur et annonceur d'une catastrophe, symptôme et présage du naufrage, qui échappera en vie afin de se revenir dans les naufrages suivants...

C'est cette valeur symbolique qui transporte le journaliste vers un terrain plus proche de la narration folklorique que de l'histoire universitaire. Si le sens du journalisme, à l'époque post-révolution industrielle, est de recréer dans la grande ville – même si c'est au prix de la multiplication des chats noirs – le murmure du village, prolongeant à l'ère industrielle la tradition de l'oralité du monde rural, alors peu importe, dans ce contexte, la question de la rigueur et de l'exactitude. L'essentiel serait de se baser sur un fond mythique qui permettrait de maintenir, dans le contexte de l'anonymat de la grande ville, la chaleur communautaire des petits mondes où tous se connaissent.

La vie urbaine exige également, à l'exemple du fait-divers, un autre type de journalisme : ce que nous pourrions appeler l'information de service, par rapport à la politique, au commerce, aux transports, à la vie sociale. Selon la synthèse de Cristina Ponte<sup>31</sup>, le paradigme réaliste présente deux phases : « La plus claire, écrite grâce à des histoires, est privilégiée dans le reportage. L'autre serait le registre dépouillé et sec des faits, dominant dans le bulletin d'agence de presse ». En parallèle avec le prolongement de la narration orale et de la basse littérature, se développe l'information qui donnera naissance à la théorie de l'objectivité : mais il convient d'avoir présent à l'esprit le fait que le journalisme industrialisé apparaisse avec les deux visages de Junon, la sécheresse objective et le "réalisme magique" de "l'histoire à intérêt humain"...

C'est dans ce contexte que surgit la stratégie des journalistes et des reporters – ou du moins de ce ceux qui cherchent plus à renforcer l'éthique professionnelle – qui font la distinction entre les informations proprement dites et les histoires à intérêt humain, considérant que seule "l'information" constitue le journalisme dans le sens pur du terme. Mais, sur le plan argumentatif, cette tentative de mobilisation de la profession ne semble pas vouée au succès, vidant la notion de journalisme elle-même de ce qui a été et continue à être une part substantielle, non seulement de son contenu, mais également de sa raison d'être : le *fait-divers*, l'histoire, la narration "intéressante", mais non importante, l'étrange, l'aberrant, le monstrueux...

Voilà peut-être pourquoi Robert Park se montre hésitant. D'un côté, il valorise le journalisme en tant que forme de connaissance (*news*). D'un autre côté, il en reconnaît le rôle symbolique qui permet de recréer le village à l'intérieur de la ville en phase de développement (*human interest story*). Cependant, « malgré la rapidité avec laquelle ils cherchent des faits à intérêt humain et à caractère personnel », les journaux ne peuvent pas « rivaliser avec la rumeur de village en tant que moyen de contrôle social ». Mais, parallèlement au constructeur de consensus, par la voie du réalisme magique, le journal doit également être le lieu du conflit, encadré par les normes sociales. Suivant les pas de Simmel, dont il a été l'élève en Allemagne, le sociologue de Chicago croit qu'il est possible de construire le consensus sans en exclure la conflictualité. « C'est cette hypothèse concédée au conflit – remarque Géraldine Muhlmann<sup>32</sup> – qui permet à R.E. Park de conserver, avant toute autre chose, sa distinction entre le public et la foule psychologique [...] Le public de masse que le journaliste moderne fait naître n'est pas [pour le sociologue] une odieuse foule dans le sens de Gustave Le Bon ... »

## La neutralité ou le faux synonyme

Le langage de l'information objective commence à se définir aux Etats-Unis à partir de 1830 grâce à l'arrivée de la "presse pour tous" et des agences de presse, à travers un processus lent qui va se prolonger jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Les agences de presse avaient besoin de vendre des informations à des clients de tous les courants politiques. Le développement du marché et le recours à la publicité ont libéré les journaux de la tutelle des partis politiques.

Theodore Glasser<sup>33</sup> explique l'émergence de la notion "d'objectivité journalistique" par le recours à un mot-clef : efficacité. De son point de vue, « l'efficacité est la signification central du journalisme objectif », étant donné qu'elle permet d'opérer efficacement sur le marché. Elle correspond aux intérêts des entrepreneurs de la presse et, tout particulièrement, à la logique commerciale de l'agence de presse dont l'intérêt était de ne distribuer que les "faits simples" et de laisser les clients les interpréter. Dans les journaux, l'efficacité obligeait à « ne pas offenser les lecteurs et les publicitaires par des proses marquées politiquement<sup>34</sup> ». Pour les journalistes également, selon Glasser, « il était considéré comme efficace de se distancier du sens et de la substance de ce qu'ils racontaient. » (*ibidem*)

A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le groupe professionnel des journalistes n'avait pas encore instauré "l'objectivité" en tant que principale référence qui légitime, bien que ce soit à cette époque – caractérisée par le développement de la société de marché, des sciences expérimentales et des idées positivistes – que la croyance en un récit transparent des "faits", comme base épistémologique fondamentale de la profession, s'est manifestée plus fortement dans le journalisme américain. La culture de rédaction de l'époque a été décrite par un journaliste de la façon suivante : *des faits ; des faits ; rien que des faits*.<sup>35</sup> Le travail des reporters se résumait, selon les protestations d'un journaliste de l'époque, à noter des faits, « comme s'ils étaient des machines », sans « humour ni une quelconque marque de personnalité<sup>36</sup>. »

A cette époque, on ne recourait pas encore à "l'objectivité", mais seulement au "réalisme", pour marquer l'effort que faisait les journaux pour correspondre à la « recherche publique des faits », citée par un historien de l'époque. Les journalistes concevaient leur travail à l'exemple des scientifiques qui, dans les années 90 du XIX<sup>ème</sup> siècle, faisaient l'objet d'une idolâtrie populaire. Le "réalisme" était la dési-

gnation courante dans le monde du journalisme, comme dans celui de la littérature, des informations et des histoires romanesques, utilisée pour indiquer leur adhésion à la religion de la “factualité<sup>37</sup>”.

Le plus remarquable c’est que, si nous acceptons la thèse de Michael Schudson, “l’objectivité” ne va s’imposer comme “idéologie” professionnelle précisément que lorsque la dite religion positiviste du “factuel” entre en crise, au début du XX<sup>e</sup> siècle, et surtout après la guerre de 1914-18<sup>38</sup>. L’idée “d’objectivité”, bien qu’implicite dans l’attitude de certains journalistes, n’est devenue une “doctrine corporative” que lorsque le monde des certitudes, alimenté par l’euphorie scientifique et technologique ainsi que par l’économie de marché en croissance, s’est effondré.

La culture positiviste et utilitariste est entrée en crise au début du siècle. Michael Schudson exprime, avec ces termes, le nouvel état des choses : « l’ordre normatif ne s’est plus basé sur un ensemble de règles dont on était sûr et a fini par se limiter à des recommandations dont le but est de s’adapter à ce qui existe<sup>39</sup> ». La “société démocratique de marché” en développement détruit de nombreuses croyances idéologiques anciennes – par exemple, le croyance en la rationalité du phénomène de l’opinion publique ou en la formation de la volonté démocratique – sans proposer de croyances alternatives. La “factualité” n’est plus une garantie de sécurité comme elle l’était autrefois. Le scepticisme s’installe. Les professions se referment sur elles-mêmes. Dans le domaine de la communication, il existe deux phénomènes décisifs : d’un côté, l’apparition d’un nouveau poste de communication, les *relations publiques*, qui sont d’une certaine façon rivales ou concurrentes du journalisme ; d’un autre côté, la *propagande de guerre* pendant la période de participation nord-américaine dans le conflit de 1914-18, définie comme “première guerre des attachés de presse<sup>40</sup>”.

Les relations publiques et les stratégies de guerre psychologique ont détourné les journalistes de l’emprise “réaliste”. Le doute s’est installé. Dans la pratique, les textes signés ont augmenté, le « reportage interprétatif » s’est développé. La subjectivité a été reconnue comme élément décisif dans le travail journalistique<sup>41</sup>. Simultanément, dans une espèce de crispation corporative, les journalistes se regroupent sous l’aile d’une nouvelle doctrine de l’objectivité. C’est le paradoxe historique analysé par Schudson<sup>42</sup> : au moment où ils arrêtent de croire à l’empirisme ingénu ou à la possibilité de transparence dans le récit des événements, les journalistes invoquent “l’objectivité”, plus tard perçue comme stratégie professionnelle de l’autodéfense.

Si l'interprétation de Schudson est pertinente, tout comme elle paraît plausible, nous devons alors en déduire que la profession de journaliste s'isole dans le cocon corporatif en "nouant" des liens avec la religion de la "factualité", au moment précis où de nouveaux acteurs de communication institutionnelle construisent leurs propres "usines de faits".

La stratégie de "l'objectivité", alors que son nom n'avait pas encore été adopté par le journalisme, se situe dans le champ de la création de consensus dans les sociétés industrielles, à travers des moyens de communication qui, dans une première phase, sont les journaux, soutenus par les agences de presse. En établissant la liaison « entre les centres nationaux et les audiences dispersées », les médias d'expansion nationale ont représenté une "force centripète" favorable à la centralisation du pouvoir, à l'intégration et à la solidarité sociale, contrebalancée par la "force centrifuge" des médias placés sur le plan des communautés et des minorités<sup>43</sup>. C'est dans ce contexte historique qu'émerge l'image du "communicateur professionnel". Selon James Carey<sup>44</sup>, il s'agit de quelqu'un qui « possède une compétence particulière pour la manipulation symbolique et qui utilise cette compétence pour créer des liaisons entre des personnes distinctes et des groupes différenciés » ; quelqu'un qui joue le rôle de "courtier de symboles" (*a broker in symbols*), de façon à « traduire les attitudes, la connaissance et les problèmes d'une certaine communauté de discours, avec des termes alternatifs, mais persuasifs et compréhensibles pour une autre communauté ». Le journaliste fait partie de ces "communicateurs professionnels", à égalité avec le communicateur institutionnel (ou "relations publiques") et le publicitaire.

Pour Carey, le processus qui s'est déclenché avec l'intronisation du "reportage objectif", à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'est traduit par une "desintellectualisation" et une "technicisation" du rôle de journaliste. Au lieu de n'être que des « interprètes indépendants des événements, les journalistes sont devenus des reporters, courtiers de symboles qui sont les médiateurs entre les publics et les institutions et, tout particulièrement, bien que non exclusivement, le gouvernement<sup>45</sup> ».

D'après lui, l'information objective et les conventions professionnelles qui lui sont associées ont abouti à « une perte d'indépendance des journalistes » qui sont devenus « une partie du processus de transition d'informations ». De cette façon, les professionnels ont tout particulièrement recours « à leur talent d'écrivain, à leur capacité à traduire des langages spécialisés et des projets de gouvernement, de sciences,

d'arts, de médecine, de finances en un langage compréhensible pour les publics les plus vastes, moins formés et moins éduqués ». Ainsi, leur intervention sur le plan intellectuel en tant que « critiques, interprètes et historiens contemporains est elle moins sollicitée<sup>46</sup> ». En résumé, du point de vue de Carey, l'industrialisation de la presse a été synonyme de perte de statut pour le journaliste. Il est ainsi « passé d'observateur indépendant et critique à un rôle de maillon passif, dans une chaîne de communication, qui prend note de la scène en cours pour les publics<sup>47</sup> ». Pire : « les journalistes indépendants sont réduits à de simples courtiers dans le processus de communication et à des correcteurs structurellement unis par le rôle structurel qu'ils jouent, du moins également par sympathie, avec les personnes et les institutions qui sont le sujet de leur travail informatif<sup>48</sup> ».

La consécration de "l'objectivité" en tant que devoir inscrit dans le code déontologique de "l'association des journalistes professionnels" n'est garantie qu'aux alentours de 1970, lorsque le concept faisait déjà l'objet d'une forte critique dans le milieu académique et professionnel nord-américain, après avoir également été mis en cause dans les réflexions portant sur le journalisme de l'après-guerre – *Hutchins's Commission*<sup>49</sup> – et dans les polémiques sur la forme, comme celle utilisée par le "machartisme", de l'intérieur vers l'extérieur, les "conventions" narratives du journalisme<sup>50</sup>. Malgré toutes les réflexions critiques, produites au sein et à l'extérieur du milieu professionnel, la consécration juridique, dans la société nord-américaine, a suivi la consécration déontologique. En 1977, les tribunaux ont reconnu, pour la première fois, le "reportage objectif" en tant que règle journalistique méritant d'être protégée constitutionnellement dans les termes du Premier Amendement de la Constitution des Etats-Unis.<sup>51</sup>

La traduction pratique de "l'objectivité journalistique" n'est pas, et ne pourrait pas être, la "transparence" ou le journalisme "miroir du réel". Dans la pratique, "l'objectivité" devient synonyme d'équité, d'équilibre, de neutralité. Cette synonymie force le sens du mot, tel qu'il peut être trouvé dans un dictionnaire de philosophie « Si l'objectivité – soutien Daniel Cornu<sup>52</sup> – est l'attitude (quant à la personne) ou la méthode (quant à l'approche) qui permet de référer la réalité à la vérité, de voir 'les choses comme elles sont', elle n'est en rien satisfaite par une politique d'information qui ne viserait qu'à l'équilibre ou à la neutralité. La réalité elle-même est brutale, excessive, conflictuelle. »

La "doctrine" a été l'objet de contestations successives, aussi bien sur le plan des procédés que sur le plan du style. La Commission

Hutchin – constituée d’universitaires et mal reçue dans les milieux journalistiques – a soutenu que, malgré l’importance de la séparation de l’information et des opinions, cette “convention” ne devrait pas être vue comme un absolu, étant donné qu’« il n’y a pas de faits sans contexte, tout comme il n’y a pas de reportage factuel qui ne soit pas marqué par les opinions du reporter<sup>53</sup> ». Sans contredire directement les thèses corporatives dominantes, le rapport de la Commission soutient que « l’évaluation d’un fait isolé, bien qu’exacte par elle-même, peut induire en erreur et, en réalité, être erronée<sup>54</sup> ». Pour cette raison, à la traditionnelle *objectivité du fragmentaire* on oppose l’*objectivité de la contextualisation*. La vision unidimensionnelle – incolore, inodore et insipide – des événements n’était pas suffisante. Une perspective multidimensionnelle est exigée. « Cela ne suffit pas – soutient la Commission – de rapporter le *fait* véritable. Maintenant, il est nécessaire de rapporter la *vérité* sur les faits<sup>55</sup> ».

Si cette critique du journalisme traditionnel émane du milieu académique, d’autres proviennent de mouvements créés par les journalistes. Le “journalisme d’investigation”, qui repose sur la tradition américaine du *muckraking*, conteste la rigidité des méthodes codifiées par la profession. Le “journalisme littéraire”, provenant d’une riche tradition européenne, s’affirme à nouveau, dans les années 60, de l’autre côté de l’Atlantique, quand le courant du *new journalism* coupe les ponts avec les normes stylistiques canoniques, en remplaçant, par exemple, le narrateur anonyme par la multiplicité des voix narratives. Le “journalisme de développement”, préconisé par les pays du “tiers monde” dans les forums internationaux de l’ONU et de l’Unesco, défend quelque chose que nous pourrions appeler information de longue durée, c’est-à-dire, le passage de “l’information événement” à “l’information procès”. Le “journalisme civique ou communautaire” préconise l’adoption de causes communautaires et l’abandon de la traditionnelle neutralité journalistique, lorsque ce sont des questions de citoyenneté ou d’intérêt communautaire qui sont en cause.

“L’objectivité journalistique” a été questionnée en tant qu’idéologie corporative par de successifs mouvements de rénovation, au sein même de la profession. Cependant, c’est de la pratique professionnelle elle-même que vient le plus vif questionnement des normes du récit objectif, distancié et neutre. Souvent, la distanciation et la neutralité du journalisme laissent la place à différentes structures professionnelles au nom des valeurs, absentes des codes professionnels, mais présentes dans les normes écrites des entreprises de médias.

Selon l'académicien Hallin<sup>56</sup>, il est possible de définir trois zones d'action des journalistes : dans la "sphère de la controverse légitime", ce sont les principes de distanciation et de neutralité qui opèrent ; dans la "sphère du consensus et des valeurs partagées", les journalistes ont tendance à avoir un comportement révérenciel et, selon Daniel Dayan et Elihu Katz<sup>57</sup>, « sont transformés en prêtres, en photographes de nocés, en convives, en acteurs de l'événement »<sup>58</sup> ; finalement, dans la "sphère du détour", ils se détachent fréquemment du compromis de neutralité et adoptent des attitudes ironiques ou critiques par rapport à des comportements ou des groupes qui sont l'objet de la réprobation sociale.

## La rhétorique et les technologies

Il serait possible d'utiliser les termes "paradigme du télégraphe" pour nommer "l'objectivité journalistique", le premier réseau global dans lequel le journalisme s'est intégré. Cette nouvelle invention « a libéré l'information des contraintes de la géographie<sup>59</sup> », permettant qu'elle ne soit pas dépendante des transports. De plus, elle a exigé de nouvelles formes de langage, aidant ainsi à configurer les formes d'expression journalistique diffusées par les agences de presse, elles-mêmes nées sous l'impulsion de cette nouvelle technologie, et adoptées par les journaux de la "phase industrielle de la presse".

Parmi d'autres changements dans les "relations obtenues au moyen du langage" – particulièrement la correspondance commerciale ou privée -, le télégraphe a contribué, selon James Carey<sup>60</sup>, à la transition du journalisme partisan vers le journalisme commercial et d'information, menant à l'apparition des informations "objectives", c'est-à-dire des « informations qui puissent être utilisées par les journaux de toutes les tendances politiques ».

Dans ce sens, on peut expliquer « les origines de l'objectivité par le besoin de raccourcir le langage<sup>61</sup> » qui est le résultat de la transmission télégraphique. Réduire le nombre de mots signifiait économiser de l'argent. De cette façon, toutes les phrases imprégnées d'expressions pouvant refléter des aspects locaux ou régionaux n'avaient plus de sens dans ce nouveau tableau de transmission télégraphique qui faisait appel, selon le même auteur, « à quelque chose de proche d'un langage scientifique, un langage strictement énonciatif dans lequel les formes d'expression se trouvaient sous un contrôle rigoureux<sup>62</sup> ».

En favorisant la prose sèche et sans effets, en faisant prévaloir l'information courte sur l'éditorial argumenté, en promouvant l'organisation des rédactions comme s'il s'agissait d'usines (*factory-like*), en établissant la suprématie du reporter sur l'éditorialiste, la télégraphie – comme le soutient James Carey<sup>63</sup> – a permis que les informations soient « traitées comme des marchandises : quelque chose qui peut être transporté, mesuré, réduit et chronométré ».

L'analyse de Carey doit être remise à sa place, dans des proportions correctes. L'importance de facteurs technologiques dans la configuration du langage journalistique et d'information ne nous empêche pas de reconnaître que, bien avant les inventions du XIX<sup>e</sup> siècle, des formes d'expression journalistique étaient déjà en gestation. Elles étaient stimulées par la recherche sociale d'informations rédigées avec des termes accessibles aux publics de l'époque. A titre d'exemple, nous pouvons évoquer la remarquable définition du journalisme, élaborée au XVII<sup>e</sup> siècle, par António de Sousa Macedo, fondateur et directeur du *Mercúrio Português* : « Simple et courant, tel a été le style de Mercure, s'adaptant toujours avec la plus grande certitude possible à atteindre, sans affecter de hautes locutions qui pourraient désavouer la sincérité d'une narration pure<sup>64</sup> ». Cette description du « style journalistique » de Sousa Macedo, considéré par certains comme « le premier journaliste portugais », bien qu'il ne l'ait pas été chronologiquement<sup>65</sup>, prend en compte les principales caractéristiques qui définissent ce qui sera, après la « phase industrielle de la presse », l'information journalistique : la simplicité (« simple »), l'adéquation au langage parlé (« courant »), le souci descriptif (« s'adaptant toujours... ») et narrative (« ...la sincérité d'une pure narration »), la grande probabilité d'incertitude (« avec la plus grande certitude possible à atteindre... ») et la volonté d'éviter le style ampoulé (« sans affecter de hautes locutions »).

La tentation du « déterminisme technologique » étant repoussée, il serait intéressant de faire l'historique de l'évolution de la théorie et de la pratique du « reportage objectif » à travers les successives générations de technologies que le journalisme a parcourues, allant du télégraphe à la photographie et aux actualités cinématographiques, à la radio et à la télévision, aux ordinateurs, aux satellites et au réseau internet. Dans l'impossibilité de suivre, ici et maintenant, cet ambitieux trajet, nous ne ferons que l'esquisse de l'analyse comparative entre l'ère de l'objectivité associée au télégraphe, à l'agence de presse et au journal, et celle du tout récent journalisme digital.

L'influence du réseau Internet se manifeste notamment sur le plan des pratiques professionnelles. Les nouvelles technologies ouvrent d'énormes possibilités de recherche grâce à des moteurs de recherche et à d'autres ressources. Mais, c'est également sous le signe de la vitesse qu'elles placent les fragiles méthodes du journalisme, ce qui a pour effet d'accentuer leur vulnérabilité<sup>66</sup>.

Dans l'histoire récente du journalisme – comme le cite Manuel Castells<sup>67</sup> - « il existe des cas d'informations politiques importantes diffusées sur Internet qui n'auraient jamais atteint le même niveau si elles avaient été divulguées à travers les principaux moyens de communication ». Les modalités traditionnelles interagissent, dans la diffusion des informations, avec l'information en ligne : « Etant donné la vitesse de diffusion des informations – écrit ce même auteur – les moyens de communication doivent être en alerte et doivent savoir réagir face aux rumeurs, les évaluer et décider de la manière de donner des informations sur celles-ci, car ils ne peuvent plus les ignorer<sup>68</sup> ».

Les pratiques d'investigation du “journalisme objectif” sont entrées en crise avec la transformation des technologies de transmission en technologies de réseau. Des normes traditionnelles, telles que la règle d'écoute des parties en conflit dans un litige, avant la divulgation de l'information, ne se montrent pas adaptés à la rapidité de circulation de l'information et aux réflexes qui l'accompagne lors des prises de décision éditoriales.

Contrairement à ce que l'on pensait autrefois, le fait qu'il y ait beaucoup d'informations en circulation ne signifie pas nécessairement que l'information soit la meilleure, ni que cela permette d'éliminer les rumeurs. La potentielle création de rumeurs augmente de pair avec la dissémination d'informations par de multiples sources. Lorsqu'on analyse l'utilisation (réduite) du cyberspace par les politiques, Manuel Castells remarque que « l'utilisation de l'Internet par les journalistes indépendants, par les activistes politiques et par les personnes de toutes les classes sociales est en croissance en tant que chaîne d'information politique et de rumeurs<sup>69</sup> ».

L'apparition des *blogs informatifs* sur la *Web*, à la fin des années 90, a rendu possible le surgissement d'une sorte de “journalisme amateur<sup>70</sup>”, vu sa ressemblance avec le travail journalistique proprement dit, étant donné que ses auteurs l'élaborent avec des procédés identiques à ceux des professionnels. Les défenseurs du journalisme institutionnel argumentent, cependant, que, malgré ces analogies, « leur travail – comme le défendent Elisabete Barbosa et António Granado<sup>71</sup>

– n’est pas soumis à l’édition habituelle des journaux et, parfois, la routine de contact des sources et de confirmation de l’information reçue n’est pas respectée ».

Certains journalistes ont découvert dans les *Weblogs* des formes de « prolongement de leur travail quotidien, ou bien un endroit où exprimer les opinions qu’ils répriment tant de fois dans leurs textes journalistiques<sup>72</sup> », ce qui a suscité des réactions diverses dans les entreprises liées aux médias. Certaines ont interdit aux journalistes, au nom du principe d’exclusivité, de collaborer avec ces nouveaux dispositifs. D’autres ont essayé de retirer des bénéfices de l’expansion de la blogosphère en créant des *blogs* reliés à leurs sites.<sup>73</sup>

Certaines périodes de crise<sup>74</sup> ont ouvert un espace pour l’intervention des citoyens, non seulement pour des communications entre deux personnes, mais également pour rapporter des événements et des situations de la même façon que le journalisme traditionnel. Ce type d’intervention sur le *Web* a été nommé *first person news network* (“réseau d’information à la première personne”) et s’est basé sur un nouveau type de communication appelé “journalisme personnel<sup>75</sup>”.

La situation du journalisme dans le cyberspace traduit la coexistence de diverses formes d’information. Il est peut-être possible de les synthétiser en trois grands types : *l’information journalistique* (proprement dite), située dans le prolongement du paradigme professionnel forgé au XIX<sup>e</sup> siècle, qui s’exprime sur les *sites* d’organes d’information, sur un support papier et sur des *sites* autonomes dont le siège est sur le *Web* ; *l’information organisationnelle et institutionnelle*, qui est le résultat de la présence dans le cyberspace d’acteurs de la communication organisationnelle liés à des partis, des entreprises et à d’autres types d’institutions, travaillant parfois avec des journalistes professionnels ; et, finalement, *le journalisme amateur* qui correspond à la production parajournalistique de citoyens qui désirent intervenir dans l’espace publique et, dans certains cas, qui ont recours à des formes d’expression inspirées du journalisme traditionnel.

Les débats portant sur le journalisme digital opposent parfois les défenseurs les plus féroces du professionnalisme et les adeptes des nouvelles formes de “journalisme amateur”, représenté dans la toute nouvelle “blogosphère”. D’une certaine façon et dans un contexte historique totalement différent, nous assistons à la renaissance de la confrontation mythique entre Walter Lipmann<sup>76</sup>, légèrement sceptique quant aux virtualités du débat publique en démocratie, défenseur du professionnalisme et du recours aux spécialistes, et John Dewey<sup>77</sup>,

intéressé par la participation des citoyens et par le développement de la discussion dans l'espace public. Lipmann défendait le fait que la démocratie ne pourrait fonctionner correctement que si elle était fondée sur l'association de spécialistes et de techniciens, ce qu'il appelait "l'intelligence organisée", alors que Dewey croyait à la possibilité de recréer dans la société du XX<sup>ème</sup> siècle l'esprit communautaire d'autres temps antérieurs à l'industrialisation et à l'urbanisation. M'appuyant sur une synthèse de Maria João Silveirinha<sup>78</sup>, je dirais : « alors que Lipmann a défendu ce que James W. Carey appelle aujourd'hui "une théorie du spectateur de la connaissance", Dewey voyait la connaissance, et la participation qui en découlait, comme une fonction de "communication et d'association" : "Voir, c'est être spectateur", a-t-il écrit. "Ecouter, c'est participer" » .

Le langage de l'Internet – l'hypertexte – présente un ensemble de potentialités susceptibles d'être développées par le journalisme en ligne. En brisant, grâce à des hyperliens, la linéarité de l'écriture modelée par l'héritage de Gutenberg, le cyberspace offre au journaliste la possibilité de donner une réponse, à travers de successifs renvois à d'autres sites du réseau, au problème classique de la contextualisation des événements et des problématiques qu'il n'était pas possible de résoudre dans les médias traditionnels à cause de la faible disponibilité d'espace et de temps. Dans ce cas – souligne José Álvarez<sup>79</sup> - « la technologie n'est pas un conditionnant limitatif, mais plutôt multiplicatif ».

La définition de l'hypertexte elle-même renvoie à la notion d'une « forme d'écriture non séquentielle avec des liaisons contrôlées par le lecteur » ou, selon une approche plus osée, « une forme narrative qui n'existe pas jusqu'à ce que les lecteurs la produisent à travers une série de choix faits en accord avec leurs désirs et leurs intérêts<sup>80</sup> ». Ce langage fragmentaire, prospectif, qui oblige le lecteur à faire des choix successifs, contraste avec les narrations journalistiques traditionnelles, basées sur l'existence d'un seul auteur et d'un ordre fixe et linéaire de lecture.

Les nouvelles technologies du cyberspace visent à dépasser les paradigmes du réalisme et de l'objectivité. La disposition des textes journalistiques en ligne peut pousser les lecteurs à se transformer en auteurs ou en co-auteurs, construisant « leurs propres versions de la réalité, au lieu de se limiter à lire la représentation de la réalité donnée par un reporter<sup>81</sup> ».

Les modèles du "réalisme" et de "l'objectivité" journalistique, créés durant l'ère du télégraphe, ont contribué à la configuration

d'une doctrine professionnelle qui visait à obtenir une version unique, supposée objective, de l'événement. L'hypertexte, au contraire, invite le lecteur à un approfondissement successif du récit journalistique, à la confrontation de multiples versions, à un certain relativisme épistémologique. « Les hypertextes – selon Huesca et Dervin<sup>82</sup> – reçoivent la notion de contradiction, fragmentation, juxtaposition et pluralisme, au lieu de la recherche de la “vérité” qui se trouve au centre du projet journalistique traditionnel ». Le paradigme linéaire du réseau télégraphique diffère manifestement de l'ouverture pluridimensionnelle permise par le réseau Internet.

### Synthèse conclusive

Le juriste sud-africain Albie Sachs<sup>83</sup>, prenant en compte « sa propre perplexité d'avocat et de juge », a proposé quatre concepts de vérité. La *vérité microscopique* correspondrait au concept positiviste, basé sur l'information factuelle prouvée. La *vérité logique* serait obtenue par des procédés de nature déductive et inductive. La *vérité empirique* serait liée aux vécus de quelqu'un, comme Gandhi, qui « se testait lui-même et non une idée du monde extérieur ». Enfin, la *vérité dialogique* peut intégrer des éléments liés aux trois autres modalités – microscopique, empirique et logique -, mais « présuppose et se développe à partir de l'idée d'une communauté aux diverses voix et aux multiples perspectives ».

Immanuel Walerstein<sup>84</sup> a recours à ces concepts dans une étude où il essaye d'établir des frontières entre “quatre types de production de savoir” : les contes de fiction, la propagande, le journalisme et l'histoire. L'auteur pense qu'il n'existe pas de « ligne simple, rigide et ferme qui sépare la réalité de la fiction, la fable de la vérité<sup>85</sup> ». On attend des historiens – et, semble-t-il, des journalistes – qu'ils « accomplissent la tâche sociale de rendre plausibles des interprétations de la réalité sociale que tous considèrent utiles, non seulement individuellement, mais également collectivement<sup>86</sup> ».

Selon nous, la ligne imaginaire qui peut séparer ces différents domaines passe par la relation avec le potentiel lecteur, par un “pacte de lecture” qui se projette, comme le soutient la théorie de la réception, dans un “horizon d'attentes” du destinataire. Ce que l'on attend du journaliste, c'est qu'il se rapproche du “réel”, même si le mot “réel” doit être écrit entre guillemets, même si le discours du journaliste intègre la

construction sociale de ce même réel qu'il ne devrait, en théorie, que décrire.

L'histoire se présente comme une forme de connaissance, possédant simultanément un caractère narratif. Mais postuler « *le caractère ultimement narratif de l'histoire ne se confond aucunement avec la défense de l'histoire narrative*<sup>87</sup> ». Tout comme affirmer que la dimension narrative du journalisme n'équivaut pas à refuser son objectif informatif et explicatif, reconnaître que la construction de l'histoire couvre des configurations narratives n'implique pas que l'on nie le fait que le savoir historique est fondé sur une méthodologie sédimentaire et sujette à la critique de la communauté académique.

La doctrine de "l'objectivité académique journalistique" constitue une construction datée historiquement. Des facteurs confluent vers sa formation : des facteurs *philosophiques* (le "factualisme" d'inspiration positiviste), *corporatifs* (l'autodéfense d'un groupe professionnel en développement), *idéologiques* ("la société démocratique de marché"), *économiques* (l'introduction de la presse dans l'économie de marché, l'intérêt des propriétaires des médias) et *technologiques* (l'invention du télégraphe, le perfectionnement des transports et des techniques liées à la presse). Cette "doctrine" correspond à une vision du journalisme en tant que technique. En souhaitant rendre le journalisme "technique", elle l'enferme dans un dogme stylistique et de procédés qui, en plus d'être insuffisant pour le rendre valide en tant que forme de connaissance, l'éloigne de sa vocation aux racines intellectuelles, artistiques et littéraires.

Il ne me semble pas possible de mépriser la tradition historique du journalisme – très antérieure à cette idéologie corporative anglo-saxonne –, ni de remplacer les journalistes, facteurs structurants de l'information médiatique, par des divulgateurs scientifiques, des communicateurs institutionnels ou simplement des citoyens engagés dans le débat au sein du cyberspace. Les journalistes devraient comprendre que la raison d'être de leur existence professionnelle consiste à observer, à interpréter et à raconter la "réalité sociale" dont ils sont également les "constructeurs". Cette formulation est paradoxale, mais, malgré ce paradoxe assumé, nous nous autorisons à soutenir sa pertinence<sup>88</sup>. Peut-être pouvons-nous nous renseigner pour savoir si l'historien ou le scientifique social, sauf si leurs recherches sont validées par une reconnaissance académique, ne vivraient pas plongés dans une contradiction similaire.

Ce ne sera certainement pas à travers la “technicisation” – c’est-à-dire en établissant des dogmatiques sur le plan des formes d’expression ou des procédures d’investigation – que le journalisme deviendra légitime dans un contexte historique où la prolifération de discours, de récits et d’acteurs de communication se déploie à l’infini. Il ne sera pas non plus possible de suggérer aux journalistes le retour à l’innocence et à l’ingénuité du “conteur d’histoires” antérieur au surgissement de la société médiatique. L’attitude la plus plausible et la plus raisonnable est peut-être celle de l’invocation de la contribution à la “vérité dialogique”, à travers des récits et des témoignages partiels, mais complémentaires.

Dans un sens, sinon identique, du moins proche de celui de la proposition de Wallerstein portant sur le statut épistémologique de l’Histoire, Gianni Vattino<sup>89</sup> soutient que « la logique sur laquelle on peut se baser pour décrire et évaluer d’une façon critique le savoir des sciences humaines et la possible vérité du monde de la communication médiatisée, est une logique herméneutique qui cherche la vérité comme continuité, comme “correspondance”, comme dialogue entre textes, et non comme conformité de l’énoncé para rapport à un état mythique des choses ».

Les fondements de l’existence, et même de la nécessité, du journalisme dans la société contemporaine, renvoient à la figure de rhétorique de l’oxymoron, c’est-à-dire à cette “obscurité clarté” qui veille à la recherche sociale d’informations, au sein d’une réalité sociale chaque fois plus construite par ces mêmes informations.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALLAN, Stuart (2002). « Reweaving the Internet », in ZELIZER e ALLAN (2002 : 119-40).
- ÁLVAREZ MARCOS, José (2003). « El Periodismo ante la Tecnología Hipertextual », in DÍAZ NOCI e ALIAGA, orgs. (2003 : 231-59).
- ARONSON, James (1973). *The Press and the Cold War*. Boston : Beacon Press.
- BARBOSA, Elisabete e GRANADO, António (2004). *Weblogs – Diário de Bordo*. Porto : Porto Editora.
- BENJAMIN, Walter (1971). « Le Conteur – Réflexions sur l’oeuvre de Nicolas Leskov », in *Oeuvres III*. Paris : Gallimard, 114-51.
- CAREY, James W. (1988). *Communication as Culture – Essays on Media and Society*. London : Routledge.

- \_\_\_\_\_(1997). « The Communication Revolution and the Professional Communicator », in MUNSON e WARREN, orgs. (1997 : 128-43).
- CASASÚS, Josep Maria e LADEVÉZE, Luis Nuñez (1991). *Stilo y Generos Periodisticos*. Barcelona : Ariel.
- CASTELLS, Manuel (2002-2003). *A Era da Informação : Economia, Sociedade e Cultura*. Lisboa : Fundação Calouste Gulbenkian (volume I : *A Sociedade em Rede* ; volume II : *O Poder da Identidade* ; volume III : *O Fim do Milénio*).
- \_\_\_\_\_(2004). *A Galáxia Internet – Reflexões sobre Internet, Negócios e Sociedade*. Lisboa : Fundação Calouste Gulbenkian.
- COHEN, Elliot D., org. (1992). *Philosophical Issues in Journalism*. New York : Oxford University Press.
- \_\_\_\_\_(1992). *Objectivity and News Reporting*. New York : Oxford University Press.
- CORNU, Daniel (1994), *Journalisme et Vérité - Pour une éthique de l'Information*, Genève, Labor et Fides, 1994
- DAYAN, Daniel e KATZ, Elihu (1996). *La télévision cérémonielle - Anthropologie et histoire en direct*. Paris, Presses Universitaires de France.
- DELFORCE, Bernard (1996). « La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens », *Les Cahiers du Journalisme (Le journaliste acteur de société)*, 2 (1996 : 16-32).
- DEWEY, John (1991 [1927]). *The Public and its Problems*. Athens : Ohio University Press.
- DÍAZ NOCI, Javier e ALIAGA, Ramón Salaverria, orgs. (2003). *Manual de Redacción Ciberperiodística*. Barcelona : Ariel.
- DUCROT, Oswald e TODOROV, Tzvetan (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil.
- ELIAS, Norbert (1997). *Envolvimento e distanciamento*. Lisboa : Celta.
- ELLIOTT, Deni (1998). « The Clash of Paradigms », comunicação apresentada ao Congresso da *Organisation of the News Ombudsman*, San Diego, Califórnia (documento internet : <http://infi.net/ono/elliott.html>).
- GLASSER, Theodore (1992). « Objectivity and News Bias », in COHEN, org. (1992 : 176-85).
- GRAMSCI, António (2004[1934]). *Cadernos do cárcere* (volume II : Os intelectuais, o princípio educativo, jornalismo). Rio de Janeiro : Civilização Brasileira.
- HALLIN, Daniel (1989). *The 'Uncensored War' – Media and Vietname*. Berkeley : University of California Press.
- HUESCA, Robert e DERVIN, Brenda (2003) – « Hypertext and Journalism », in JENKINS e THORBURN (2003 : 281-307).
- HUGHES, Helen Mac Guill (1981 [1940]). *News and the Human Interest Story*. New Jersey : Transaction Books.
- JAHANBEGLOO, Ramin (1999). *Quatro entrevistas com George Steiner*. Lisboa : Fenda.
- JENKINS, Henry e THORBURN, David, orgs. (2003). *Democracy and New Media*. Cambridge, Mass. : The MIT Press.
- KOVACH, Bill e ROSENSTIEL, Tom (2001). *The Elements of Journalism – What Newspeople Should Know and the Public Should Expect*. New York : Crown Publishers.
- LEIGH, Robert D., org. (1947). *A Free and Responsible Press – A General Report on Mass Communication : Newspapers, Radio, Motion Pictures, Magazines, and*

- Books, by the Commission on Freedom of the Press. Chicago : Midway Reprint – The University of Chicago Press.
- LIPMANN, Walter (1965 [1922]), *Public Opinion*, New York, Macmillan (The Free Press).
- LOHISSE, JEAN (1985). *L'art et l'artifice – Communication et Sociétés 2*, Louvain-la-Neuve, Cabay.
- MESQUITA, Alfredo (2001 [1916]). *A América do Norte*. Lisboa : Parceria A. M. Pereira.
- MESQUITA, Mário (2004). *O Quarto Equívoco – O Poder dos Média na Sociedade Contemporânea (2<sup>ème</sup> édition)*, Coimbra, Minerva.
- MIRANDA, José Bragança de (1998). *Traços – Ensaios de Crítica da Cultura*. Lisboa : Vega.
- MUHLMANN, Geraldine (2004). *Du journalisme en démocratie*. Paris : Payot.
- MUNSON, Eve Styrker e WARREN, Catherine A., orgs. (1997). *James Carey – A Critical Reader*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- PARK, Robert (1923). « The Natural History of the Newspaper », *American Journal of Sociology*, 29 : 3, (1923 : 80-98).
- \_\_\_\_\_(1967). « A Cidade : Sugestões para a Investigação do Comportamento Humano no Meio Urbano », in VELHO, org. (1967 : 29-72).
- \_\_\_\_\_(1972). *The Crowd and the Public and Other Essays*. Chicago : The University of Chicago Press.
- \_\_\_\_\_(1981). « Introduction », in HUGHES (1981).
- PONTE, Cristina (2004). *Leituras das Notícias – Contributos para uma análise do discurso jornalístico*. Lisboa : Livros Horizonte.
- REBELO, José (2003). *A Comunicação – Temas e Argumentos*. Coimbra : Monerva Coimbra.
- RICŒUR, Paul (1955). *Histoire et Vérité*. Paris : Seuil.
- \_\_\_\_\_(1983). *Temps et Récit*. Paris : Seuil (volume I).
- RUBIM, António Albino Canelas, org. (2004). *Comunicação e Política – Conceitos e abordagens*. Salvador : Editora da Universidade Federal da Bahia e Fundação Editora UNESP.
- SCHUDSON, Michael (1979). *Discovering the News – A Social History of American Newspapers*. New York : Basic Books.
- \_\_\_\_\_(2003). *The Sociology of News*. New York : W. W. Norton.
- SILVEIRINHA, Maria João (2004). « Opinião Pública », in RUBIM, org. (2004 : 409-49).
- TARDE, Gabriel (1992 [1910]). *A Opinião e as Massas*. S. Paulo : Martins Fontes.
- TENGARRINHA, José (2<sup>a</sup>1989). *História da Imprensa Periódica em Portugal*. Lisboa : Caminho.
- TODOROV, Tzvetan (1972) – « Énonciation », in DUCROT e TODOROV (1972 : 405-10).
- TRAQUINA, Nelson, org. (1993). *Jornalismo : Questões, Teorias e 'Estórias'*. Lisboa : Vega.
- TUCHMAN, Gaye (1993). « A objectividade como ritual estratégico : uma análise das noções de objectividade dos jornalistas », in TRAQUINA, org. (1993 : 74-90).
- \_\_\_\_\_(1993). « Contando 'estórias' », in TRAQUINA, org. (1993 : 258-62).
- VATTIMO, Gianni (1989). *A Sociedade Transparente*. Lisboa : Relógio d'Água.
- VELHO, Otávio Guilherme, org. (1967 [1916]). *O Fenómeno Urbano*. Rio De Janeiro : Jorge Zahar Editores.

- WALLERSTEIN, Immanuel (2003). « Escrever História », *Ler História*, 45 (2003 : 7-18).
- ZELIZER, Barbie (2004). *Taking Journalism Seriously – News and the Academy*. London : Sage.
- ZELIZER, Barbie e ALLAN, Stuart (2002). *Journalism After September 11*. London : Routledge.

## Notes

- <sup>1</sup> JAHANBEGLOO, Ramin (1999). *Quatro entrevistas com George Steiner*. Lisboa : Fenda, p. 185
- <sup>2</sup> RICŒUR, Paul (1955). *Histoire et Vérité*. Paris : Seuil, 25 et *passim*.
- <sup>3</sup> TUCHMAN, Gaye (1993). « Contando ‘estórias’ », in TRAQUINA, org, pp.258-62.
- <sup>4</sup> CASASÚS, Josep Maria e LADEVÉZE, Luis Nuñez (1991). *Stilo y Generos Periodisticos*. Barcelona : Ariel, p.104.
- <sup>5</sup> *Ibidem*.
- <sup>6</sup> *Ibidem*.
- <sup>7</sup> TODOROV, Tzvetan (1972) – « Énonciation », in DUCROT e TODOROV, P.409.
- <sup>8</sup> PARK, Robert (1923). « The Natural History of the Newspaper », *American Journal of Sociology*, 29 : 3, pp.273-89.
- <sup>9</sup> *Ibidem*, p.275.
- <sup>10</sup> LOHISSE, JEAN (1985). *L’art et l’artifice – Communication et Sociétés 2*, Louvain-la Neuve, Cabay, p.83.
- <sup>11</sup> MESQUITA, Alfredo (2001 [1916]). *A América do Norte*. Lisboa : Parceria A. M. Pereira, p.155.
- <sup>12</sup> ZELIZER, Barbie (2004). *Taking Journalism Seriously – News and the Academy*. London : Sage.
- <sup>13</sup> PARK, Robert (1981). « Introduction », in HUGHES (1981).
- <sup>14</sup> REBELO, José (2003). *A Comunicação – Temas e Argumentos*. Coimbra : Monerva Coimbra, p.59.
- <sup>15</sup> Dubied Annik, Lits Marc (1999). *Le faits divers*, Coll. Que sais-je, n° 3479, Paris : PUF, p. 15.
- <sup>16</sup> *Ibidem*, p.21.
- <sup>17</sup> En 1904.
- <sup>18</sup> TARDE, Gabriel (1992 [1910]). *A Opinião e as Massas*. S. Paulo : Martins Fontes.
- <sup>19</sup> PARK, Robert (1972). *The Crowd and the Public and Other Essays*. Chicago : The University of Chicago Press, p.80.
- <sup>20</sup> PARK, Robert (1981). « Introduction », in HUGHES (1981).
- <sup>21</sup> *Ibidem*.
- <sup>22</sup> GRAMSCI, António (2004[1934]). *Cadernos do cárcere* (volume II : Os intelectuais, o princípio educativo, jornalismo). Rio de Janeiro : Civilização Brasileira, p.244-245.
- <sup>23</sup> BENJAMIN, Walter (1971). « Le Conteur – Réflexions sur l’oeuvre de Nicolas Leskov », in *Oeuvres III*. Paris : Gallimard, 114-51.
- <sup>24</sup> *Ibidem*, p.123.

- <sup>25</sup> *Ibidem*, p.124.
- <sup>26</sup> ZELIZER, Barbie (2004). *Taking Journalism Seriously – News and the Academy*. London : Sage, p.131.
- <sup>27</sup> *Ibidem*.
- <sup>28</sup> PARK, Robert (1967). « A Cidade : Sugestões para a Investigação do Comportamento Humano no Meio Urbano », in VELHO, org. , p.66.
- <sup>29</sup> *World* de Joseph Pulitzer cité par KOVACH, Bill e ROSENSTIEL, Tom (2001). *The Elements of Journalism – What Newspeople Should Know and the Public Should Expect*. New York : Crown Publishers, pp.39-40.
- <sup>30</sup> *Ibidem*, p.40.
- <sup>31</sup> PONTE, Cristina (2004). *Leituras das Notícias – Contributos para uma análise do discurso jornalístico*. Lisboa : Livros Horizonte, pp.29-30.
- <sup>32</sup> MUHLMANN, Geraldine (2004). *Du journalisme en démocratie*. Paris : Payot, p.232.
- <sup>33</sup> GLASSER, Theodore (1992). « Objectivity and News Bias », in COHEN, org, p.177.
- <sup>34</sup> *Ibidem*.
- <sup>35</sup> Cité par SCHUDSON, Michael (1979). *Discovering the News – A Social History of American Newspapers*. New York : Basic Books, p.77. La phrase est de Julius Chambers, journaliste du *New York Herald* et du *New York World*, à la fin du XIXème siècle.
- <sup>36</sup> Paroles de Lincoln Steffens, à propos de sa formation au *Evening Post* (*ibidem*).
- <sup>37</sup> *Ibidem*, p.71-7.
- <sup>38</sup> GLASSER, Theodore (1992). « Objectivity and News Bias », in COHEN, org, p.179.
- <sup>39</sup> *Ibidem*, p.121.
- <sup>40</sup> SCHUDSON, op.cit. , p.142.
- <sup>41</sup> *Ibidem*, p.145.
- <sup>4</sup> *Ibidem*, p.157.
- <sup>43</sup> CAREY, James W. (1997). « The Communication Revolution and the Professional Communicator », in MUNSON e WARREN, orgs, pp.129 et ss.
- <sup>44</sup> *Ibidem*, p.132.
- <sup>45</sup> *Ibidem*, p.137.
- <sup>46</sup> *Ibidem*.
- <sup>47</sup> *Ibidem*, p.138.
- <sup>48</sup> *Ibidem*, p.139.
- <sup>49</sup> LEIGH, Robert D., org. (1947). *A Free and Responsible Press – A General Report on Mass Communication : Newspapers, Radio, Motion Pictures, Magazines, and Books, by the Comission on Freedom of the Press*. Chicago : Midway Reprint – The University of Chicago Press.
- <sup>50</sup> ARONSON, James (1973). *The Press and the Cold War*. Boston : Beacon Press.
- <sup>51</sup> Cas *Edward v. National Audubon Society* cite par GLASSER, Theodore (1992). « Objectivity and News Bias », in COHEN, org, p.179.
- <sup>52</sup> CORNU, Daniel (1994), *Journalisme et Vérité - Pour une éthique de l'Information*, Genève, Labor et Fides, p.359.
- <sup>53</sup> LEIGH, Robert D. , op. cit., p.22.
- <sup>54</sup> *Ibidem*.
- <sup>55</sup> *Ibidem*.

- <sup>56</sup> HALLIN, Daniel (1989). *The 'Uncensored War' – Media and Vietnam*. Berkeley : University of California Press, pp.116 et ss.
- <sup>57</sup> DAYAN, Daniel e KATZ, Elihu (1996). *La télévision cérémonielle - Anthropologie et histoire en direct*. Paris, Presses Universitaires de France, p.185.
- <sup>58</sup> A propos de ce thème, lisez le sous-chapitre du livre de Dayan et Katz intitulé « Effets sur les journalistes et sur les organisations médiatiques », op.cit., pp.204-206.
- <sup>59</sup> CAREY, James W. (1988). *Communication as Culture – Essays on Media and Society*. London : Routledge, p.204.
- <sup>60</sup> *Ibidem*, p.120.
- <sup>61</sup> *Ibidem*.
- <sup>62</sup> *Ibidem*.
- <sup>63</sup> *Ibidem*, p.211.
- <sup>64</sup> Cité par TENGARRINHA, José (1989). *História da Imprensa Periódica em Portugal*. Lisboa : Caminho, p.41.
- <sup>65</sup> *Ibidem*.
- <sup>66</sup> ELLIOTT, Deni (1998). « The Clash of Paradigms », comunicação apresentada ao Congresso da *Organisation of the News Ombudsman*, San Diego, Califórnia (document internet : [http : //infini.net/ono/elliott.html](http://infini.net/ono/elliott.html)).
- <sup>67</sup> CASTELLS, Manuel (2004). *A Galáxia Internet – Reflexões sobre Internet, Negócios e Sociedade*. Lisboa : Fundação Calouste Gulbenkian, p.189.
- <sup>68</sup> *Ibidem*.
- <sup>69</sup> *Ibidem*.
- <sup>70</sup> BARBOSA, Elisabete e GRANADO, António (2004). *Weblogs – Diário de Bordo*. Porto : Porto Editora, p.14.
- <sup>71</sup> *Ibidem*.
- <sup>72</sup> *Ibidem*, p.26
- <sup>73</sup> Citons comme exemple pionnier le londonien *Guardian* qui a promu la création d'un *blog* offrant aux lecteurs divers *links* pour accéder à des thèmes informatifs.
- <sup>74</sup> Par exemple, le 11 septembre la Guerre en Irak.
- <sup>75</sup> ALLAN, Stuart (2002). « Reweaving the Internet », in ZELIZER e ALLAN, p.127.
- <sup>76</sup> LIPMANN, Walter (1965 [1922]), *Public Opinion*, New York, Macmillan (The Free Press).
- <sup>77</sup> DEWEY, John (1991 [1927]). *The Public and its Problems*. Athens : Ohio University Press.
- <sup>78</sup> SILVEIRINHA, Maria João (2004). « Opinião Pública », in RUBIM, org, p.434.
- <sup>79</sup> ÁLVAREZ MARCOS, José (2003). « El Periodismo ante la Tecnología Hipertextual », in DÍAZ NOCI e ALIAGA, orgs, p.233.
- <sup>80</sup> HUESCA, Robert e DERVIN, Brenda (2003) – « Hypertext and Journalism », in JENKINS e THORBURN, p.282.
- <sup>81</sup> *Ibidem*, p.284.
- <sup>82</sup> *Ibidem*, p.283.
- <sup>83</sup> WALLERSTEIN, Immanuel (2003). « Escrever História », *Ler História*, p.15.
- <sup>84</sup> *Ibidem*, p.8 et ss.
- <sup>85</sup> *Ibidem*, p.12.
- <sup>86</sup> *Ibidem*.
- <sup>87</sup> RICŒUR, Paul (1983). *Temps et Récit*. Paris : Seuil (volume I), p.133.
- <sup>88</sup> Bernard Delforce fait référence à ce paradoxe de la façon suivante : « (...) pour

fabriquer la presse et pour la lire, pour qu'elle remplisse sa fonction sociale, il vaut mieux méconnaître, dans l'instant de l'activité, la fiction symbolique qu'elle constitue et croire qu'elle peut réaliser l'idéal qu'elle promet » (Delforce, « La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens », in *Les Cahiers du Journalisme*, n°2, Lille, décembre 1996, p p.17 e passim.).

<sup>89</sup> VATTIMO, Gianni (1989). *A Sociedade Transparente*. Lisboa : Relógio d'Água, p.33.